

## LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 18 JUIN 1898

## SOMMAIRE

TEXTE.—Zig-zag, par R. le Fort.—Chronique, par Mme Dandurand.—Poésie : Bonheur d'aimer, par S. Durantel.—Nouvelle : Une vision, par Louis Fréchette.—Poésie du souvenir, par Lierre des Bois.—Les soldats espagnols à Cuba.—Galerie canadienne : L'hon. M. A. Turgeon, par J.-A. Pelland.—Nos fleurs canadiennes, par E.-Z. Massicotte.—Mme Dandurand, par F. Picard.—Poésie : Sonnets légers, par A. Pelletier.—La prière.—Poésie : Sourires, par L. Mercier.—Courrier de la mode, par Blanche de Géry.—La fête-Dieu sur mer.—Astronomie, par Henri de Parville.—Le sport.—Origine du jeu de dominos.—Conseils pratiques.—Choses et autres.—Feuilleton.

GRAVURES.—La guerre hispano-américaine : Les soldats espagnols de Cuba faisant le serment de vaincre ou de mourir ; La flotte américaine devant Porto-Rico.—Portraits : Mme R. Dandurand ; L'hon. A. Turgeon, ministre provincial.—Excursion des élèves des Jésuites : Au débarcadère de la Pointe-aux-Trembles ; Parade militaire en face du couvent de Boucherville.—Vue de la cathédrale de la Havane.—Une déclaration à la campagne (9 gravures).—Devinette.

## PRIMES A TOUS NOS LECTEURS

LE MONDE ILLUSTRÉ réserve à ses lecteurs mêmes l'escompte ou la commission que d'autres journaux paient à des agents de circulation.

Tous les mois, il fait la distribution gratuite, parmi ses clients, du montant ainsi économisé. Les primes mensuelles que notre journal peut, de cette sorte, répartir parmi ses lecteurs sont au nombre de 94 ; soit, 86 de une piastre chacune, et puis un des divers prix suivants : \$2, \$3, \$4, \$5, \$10, \$15, \$25 et \$50.

Nous constituons par là, comme les zélés du MONDE ILLUSTRÉ, tous nos lecteurs, et pour égaliser les chances tous sont mis sur le même pied de rivalité ; c'est le sort qui décide entr'eux.

Le tirage se fait le 1er samedi de chaque mois, par trois personnes choisies par l'assemblée.

Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront chaque tirage.



Il y avait une fois un pauvre chroniqueur à qui l'on disait :

—Rien aujourd'hui pour notre journal ! Voulez-vous bien nous faire quelques lignes pour distraire nos lecteurs ?

—Quelques lignes... qu'entendez-vous par là ? Huit ou dix ?

—Oh ! une colonne ou deux, cela suffira. S'il y en a trois, ça passera.

—Malheureux ! de quelques lignes vous sautez à trois colonnes !... Et vous voulez cela demain ou après-demain, sans doute ?

—Mais non, M. : tout de suite. Ecrivez, racontez la guerre des Américains et des Espagnols, ou des femmes de la rue X., ou des chiens et des chats : pourvu que vous fassiez lire...

—Hélas ! dites plutôt : dormir. Tenez, rien que de songer à ce que vous venez de me suggérer, je dors debout !

Et voilà comment le misérable chroniqueur s'est mis la plume à la main, l'imagination à la torture—et vous, ô aimables lectrices et lecteurs, au supplice.

Après un exorde aussi touchant, l'orateur s'épongeant, les auditeurs gagnèrent soit : je vais boire... soyez tranquilles ! J'ai horreur des liqueurs maudites, des ivrognes, et bois l'eau... sans jeu de mots. Si vous me croyiez capable de ce méfait, je prendrais une mesure en putréfaction... voyons : qu'est-ce que cette mesure-là !—Ah ! oui, une mesure radicale. Or, comme radical veut dire avancé, et que ce qui est avancé est en putréfaction... Savez-vous bien que je tombe en pâmoison devant la rapidité de conception que possède cette folle du logis : l'imagination ? Avoir compris tout cela, quand moi, je me creusais la tête pour savoir ce que c'était !...

Cette mesure radicale, ce serait... oh ! il fait si chaud, et ce serait si bon !... d'aller me coucher sur la montagne. Aux grands mots, les grands remèdes.

Je vous vois frétiller de plaisir, vous disant :

—Est-ce qu'il va nous laisser la paix ?... Quelle chance, s'il allait dormir !

Ce serait ben de valeur !...

Encore une valeur que je n'ai pas pu mettre dans mon porte-monnaie jusqu'ici : je ferai pourtant mon sapré petit possible pour en avoir un jour ou l'autre... Je vous le dirai, dès que je l'aurai trouvée.

Vous avez certes compris tout de suite qu'il s'agit de Cuba.

Est-il enfermé dans le port de Santiago (qu'il faudrait écrire : Sant-Iago, puisque cela veut dire : Saint-Jacques) ?

—Qui ça ? allez-vous dire.

—Mais Cerbera.

Or, les Espagnols du côté des Pyrénées prononçant indifféremment *b* pour *r*, et renversant la vis (ou vice-versa, si vous aimez mieux), *r*, pour *b*, j'opine pour Cerbera.

Lorsque l'amiral Sampson voudra pénétrer dans le port de Santiago, il me semble entendre le dialogue suivant :

SAMPSON :

Que fais-tu dans ce lieu,  
Brandissant cet épéu ?

CERVERA :

C'est moi qui suis Cerbère,  
Gardien de ce sombre hémisphère ;  
Et je conduis aux cabanons  
Du Léthé ceux qu'enclôt la tombe noire.

SAMPSON (sans songer) :

Nom d'un mille canons !  
Leur portes-tu parfois à boire ?

Voilà, chers lecteurs, les plus fraîches, les plus véridiques nouvelles de la guerre.

Nous n'avons pas besoin, nous, de fabriquer des dépêches : nous en avons... à revendre !

Vous savez le bonheur que l'on éprouve à se promener dans le jardin... des autres. Allons-y donc, si vous le voulez bien.

Un journal des Etats-Unis, de l'Etat de New-York même, publie une annonce.

Sur l'air du traderidera, la la la !

Avec cette simple variante :

Sur l'air du ça t' déridera, la la la !

Je copie :

“Attendez—Rendez à Cezar ce qui appartient à Cezar.—N'oubliez pas le *Maine* et non plus la date qu'il jouera a...—Le seul cirque qui ne se divise pas, et qui vous donnent entière satisfaction le cirque Y. Z.—Le meilleur cirque que l'on puisse avoir a... On vous donne tout ce qu'il y a, enfin de gymnase, tours de force etc. Les plus grands artiste, Français et Japonais sont inclus...”

Le reste de l'annonce disparaît dans un grand trou. Que dites-vous de Cezar—car lézard seuls, peuvent avoir inspiré ce chef-d'œuvre !—J'adore le seul cirque qui ne se divise pas : ça, c'est un cirque, au moins !

—Ousqu'est mon fanaux ?

—Dis donc : mon fanal, je te l'ai fait observer déjà.

—Tiens ! crois-tu que mon fanaux est comme ces petits fanals que tu vois là-bas ? Mon fanaux, à lui seul, en vaut vingt comme ces petits fanals !

De même, ce cirque, tellement vaste, vaut à lui seul bien des cirques. Aussi, ce cirque vous donnent-il entière satisfaction, avec des artiste français et japonais tout inclus !

Voilà ce qui s'appelle tourner en un... cirque vicieux !...

Puisque nous parlons guerre—voilà une qualité que nos aimables lectrices nous pardonneront, attendu que, comme consolation, elles ont la ressource de parler... trop !—j'ose prendre la liberté grande de parler des valeureux troupiers du 65e bataillon... les 64 autres étant dans les limbes, m'a avoué un magistrat de notre métropole commerciale de l'Amérique du Nord (tout ça, pour dire : Montréal !)

Je ne sais pas du tout s'il s'agit de nos bons amis du 65e : si j'ai dit 65e, c'est pour désigner des soldats. Il y en a peut-être d'autres ?... Moi, je vous avoue en toute humilité ne connaître que nos braves pompiers—oh ! ceux-ci, je les aime bien !—, nos agents de police, dont la mission est si dure et que personne ne plaint. Ils sont forts bons, très polis : chaque fois que j'ai eu besoin d'un renseignement, ou de quoi que ce soit, je les ai trouvés pleins d'empressement.

Or donc—disait Joseph Bonhomme,—il y a un tir à la cible à la côte Saint-Luc : et, pour s'amuser ou pour s'exercer (on ne peut savoir cela au juste), les soldats tuent nos bons habitants de la Côte.

Il faut avouer que c'est un exercice très... malsain, et j'espère qu'on aura mis bon ordre à cela, en haut lieu. Je sais que M. le maire de la Côte Saint-Luc a réclamé très vivement auprès du ministre de la guerre à Ottawa ; disant même, dans sa requête, “que si le ministère ne prenait pas des mesures promptes et efficaces, sa municipalité, ses administrés, verraient à se protéger eux-mêmes.”

On doit féliciter M. le maire qui a su parler un langage énergique : je suis soldat—je sais donc pertinemment que le soldat traite du haut de sa grandeur le *pékin* : chose que je déteste. Pas le pékin—mais la manière de le traiter. Car pour faire un soldat, il faut au préalable un pékin—comme pour faire un civet, il faut un lièvre... excepté à Paris, où l'on fait d'excellents civets avec des... chats.

Mais nous ne sommes pas à Paris, ni en civets.

Ne trouvez-vous pas que la municipalité de la Côte Saint-Luc—ou toute autre municipalité—a le droit (je ne dis pas : aurait le droit), a le droit de se protéger ? Si le ministère de la guerre, sans souci de la vie de nos concitoyens, faisait continuer les exercices de tir de façon à exposer encore nos habitants, ceux-ci pourraient, évidemment, user de représailles, s'armer, et chasser l'envahisseur.

Nul tribunal ne pourrait condamner nos habitants, mis en cas de légitime défense.

C'est très beau, d'être soldat : mais à chacun son droit.

La Fête-Dieu tombe un jeudi et se reporte au dimanche suivant. Le jeudi qui suit la fête de la Sainte-Trinité est le jour fixé pour cette grande fête.

C'est de Belgique, de Liège, que cette idée de célébrer la sainte Eucharistie est partie ; au XIIIe siècle, le pape Urbain IV la décréta d'obligation.

Dans sa bulle instituant la Fête-Dieu, il disait :

Sans doute, le Jeudi-Saint est la vraie fête du Saint-Sacrement. Mais, ce jour-là, l'Eglise étant tout occupée à pleurer la mort de son Epoux, à réconcilier les pénitents, à consacrer le saint chrême, il a été bon de prendre un autre jour pour que la sainte Eglise pût manifester toute sa joie.

Que c'est beau, les processions de la Fête-Dieu ! Que c'était beau, quand l'armée française y prenait part, organisait ses superbes reposesoirs sur canons, caissons, surmontés de soleils de baïonnettes, flanqués de faiseaux d'armes, les drapeaux glorieux frémissant au-dessus de l'Hostie devenue Dieu !...